

BERNARD FRIPIAT

**Winston Churchill.
La décision qui sauva le
monde.**

WINSTON CHURCHILL.

La décision qui sauva le monde

Pièce historique en 1 acte de BERNARD FRIPIAT

Version radiophonique

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS
b.fripiat@noos.fr
Tél. : 06.60.90.95.47.
<http://www.orthogaffe.com/>
Dépôt : SABAM (Belgique)
Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD

Présentation

Nous sommes en mai 1941 ...

Après l'Allemagne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Pologne, le Danemark, la Norvège, la Hollande et la Belgique, l'onde Nazie s'étend sur la France. Avec l'Italie comme alliée active, l'Espagne comme soutien passif, les Russes et les USA en attente dans une prudente neutralité, l'ogre nazi travaille à faire plier une Angleterre restée seule au monde. Son premier ministre, Winston Churchill voudrait connaître la date où la rapacité nazie lui fournira les alliés qui lui permettront de vaincre.

Le 10 mai, 500 bombardiers incendient Londres.

Le même jour, Rudolf Hess, Numéro 3 du régime nazi, s'envole vers l'Écosse. Son but : proposer à la Grande-Bretagne une paix équitable. Immédiatement arrêté, il est conduit à la Tour de Londres.

Acte unique !

Mac Lean. Asseyez-vous !

Rudolf Hess. A-t-on prévenu le duc Hamilton que je désirais le voir ? Mademoiselle, je vous pose une question ! Pour la dernière fois, je vous ordonne de prévenir le duc Hamilton que Rudolf Hess, (*insistant sur le chiffre 2*) numéro 2 du régime nazi et successeur désigné d'Adolf Hitler doit le rencontrer de toute urgence. Mademoiselle, vous représentez l'Angleterre. Cet uniforme devrait vous aider à percevoir comment accueillir les V.I.P.

Winston Churchill. Vous avez votre carton d'invitation ?

Rudolf Hess. Monsieur Churchill ?

Winston Churchill. Visiblement, les présentations sont inutiles.

Rudolf Hess. Qu'est-ce que vous faites-là ?

Winston Churchill. Ce serait plutôt à moi de vous poser cette question.

Rudolf Hess. (*D'un ton définitif*). Je n'ai rien à vous dire.

Winston Churchill. Un long chemin et beaucoup de risques pour demeurer silencieux. (*Charmant*). Allons, un petit effort, vous devez bien avoir envie de vous confier à quelqu'un.

Rudolf Hess. Lieutenant, prévenez le duc Hamilton que je veux le voir !

Winston Churchill. Je crains qu'elle ne vous obéisse pas.

Rudolf Hess. Je suis le numéro 2 de la première puissance militaire du monde.

Winston Churchill. Oui, mais un numéro 2 assis à la Tour de Londres. Là, réside toute la différence ! Ici, le Führer, c'est moi !

Rudolf Hess. (*D'un ton hautain*). Me craindriez-vous à ce point que je doive rester menotté ?

Winston Churchill. Lieutenant, vous lui ôterez ses menottes et nous apporterez deux Whiskies.

Rudolf Hess. Pour moi, ce sera un verre de lait. Mes responsabilités m'interdisent d'être esclave de l'alcool.

Winston Churchill. L'alcool est davantage mon esclave que l'inverse. Depuis le temps qu'il me sert.

Mac Lean. Je crains que l'on ne trouve pas de lait à cette heure-ci, Monsieur !

Winston Churchill. Dans ce cas, vous lui apporterez un verre d'eau, puisqu'il n'aime pas l'alcool. Vous pouvez disposer, lieutenant.

Mac Lean. Bien Monsieur !

Winston Churchill. Alors ? Qu'est-ce que vous lui voulez à Hamilton ?

Rudolf Hess. L'entretenir.

Winston Churchill. (*Plaisantant*). Les ducs sont hors de prix en cette saison.

Rudolf Hess. (*Ignorant la plaisanterie*). Nous nous sommes rencontrés aux Jeux Olympiques de Berlin en 1936. (*Nostalgique*). Un spectacle grandiose !

Winston Churchill. (*Ironique*). Votre rencontre ?

Rudolf Hess. Les jeux ! (*Revivant ces moments exaltants*). Des constructions gigantesques ! Une organisation millimétrée. Un peuple uni derrière ses athlètes. La plus grande manifestation du siècle !

Winston Churchill. (*L'interrompant*). Pour en juger, laissons au siècle le temps de finir et revenons à Hamilton !

Rudolf Hess. (*Se reprenant*). Homme de bon sens avec qui l'on peut tenir une conversation...

Il cherche, quelques secondes, le mot juste.

Raisnable.

Winston Churchill. (*Piqué au vif*). Tandis que moi ?

Rudolf Hess. (*Sérieusement*). J'ai des doutes.

On frappe à la porte.

Winston Churchill. Entrez, lieutenant ! Déposez les verres sur la table. Nous nous servirons.

Mac Lean. Bien Monsieur !

Rudolf Hess. Je déteste les femmes en uniforme.

Winston Churchill. (*Satisfait*). Vous devrez vous y faire, vous n'en verrez pas d'autres avant longtemps.

Rudolf Hess. (*Vexé*). Ne pourrait-on s'occuper de ma cheville ? Elle enfle.

Winston Churchill. Quand on ne sait pas sauter en parachute, on s'abstient ! Bon, lieutenant, vous irez à l'infirmerie voir si l'on peut faire quelque chose.

Mac Lean. Bien Monsieur !

Winston Churchill. Je vous écoute.

Rudolf Hess. Vous n'êtes pas l'interlocuteur que j'avais choisi, Monsieur le Premier Ministre.

Winston Churchill. En activité ! Ce qui veut dire que je n'ai pas de temps à perdre. Aussi, vous inviterai-je, si toutefois vous avez quelque chose à dire, à vous exprimer ou à vous taire jusqu'à la fin de la guerre.

Rudolf Hess. Soit ! J'accepte de vous parler ! Tout d'abord, sachez-le ! Ma démarche est entièrement personnelle sans aucun caractère officiel. Même si je sais qu'en son for intérieur, le Führer l'approuve à 100 %. La situation de l'Angleterre est telle que, seule, une intervention royale peut sauver l'Empire Britannique. Je voudrais que vous soyez mon ambassadeur auprès de Sa Majesté.

Winston Churchill. Ça rentre dans le cadre de mes fonctions.

Rudolf Hess. (*Prenant de l'assurance*). Vous l'informerez, au nom de Rudolf Hess, que des U-boats, (*expliquant le mot*) nos sous-marins d'élite...

Winston Churchill. Je connais.

Rudolf Hess. (*Poursuivant son discours*). ... Détruiront bientôt toutes vos communications maritimes. Pas un bateau n'accostera ni ne quittera vos côtes. Pendant que notre marine vous affamera, notre aviation parachèvera la destruction de votre industrie et de vos villes. Si, profitant de votre démission, Sa Majesté demande un armistice, notre Führer s'empressera de l'accorder sans rien exiger en échange. Sa Majesté a la parole de Rudolf Hess.

Winston Churchill. (*Mi-étonné, mi-amusé*). Vous avez traversé la mer du Nord, pris tous ces risques pour me proposer de démissionner.

Rudolf Hess. (*Sèchement*). Le Führer vous a donné votre chance en vous offrant la paix le 17 juillet 1940. J'en suis désolé, mais vous n'avez pas su la saisir. Vous connaissez beaucoup de conquérants qui proposent la paix alors qu'ils ont gagné la guerre ? La plupart détruisent le vaincu ou le mettent à leur merci. Lui vous fait grâce ! N'importe qui, à votre place, aurait saisi l'occasion. Vous ne lui avez même pas répondu.

Winston Churchill. (*Sur le même ton que Hess*). Je ne lui ai pas répondu parce que nous ne sommes pas vraiment en très bons termes.

Rudolf Hess. Ce doit être pour la même raison qu'il vous propose d'aller finir vos jours au Canada ! (*Méprisant*). À votre place, j'en profiterais. Les apprentis grands hommes doivent pouvoir quitter la scène tant que la magnanimité de leur vainqueur leur en laisse le temps.

Winston Churchill. Malgré ma profonde estime pour les Canadiens, ce n'est pas dans mes intentions.

Rudolf Hess. (*Condescendant*). Le Führer refusera de traiter avec vous. Il vous considère comme un dévoreur d'Allemands.

Winston Churchill. (*Ironique*). Pourtant, j'en ai tué moins que lui.

Rudolf Hess. Réfléchissons ! Vous êtes un belliciste. Sentiment que nous pouvons comprendre. Malheureusement pour vous, la majorité du peuple britannique est pacifiste. Vous n'avez donc pas votre place à sa tête. Regardez la réalité en face et voyez en moi le messager de la paix et une chance à saisir, peut-être la dernière !

Winston Churchill. (*En colère*). Comment expliquerai-je à notre peuple que le messager de la paix est arrivé le jour même où des bombes incendiaires assassinaient trois mille Londoniens, allumaient 2000 incendies et détruisaient 150 canalisations, 5 docks, 71 usines et 3 gares ?

Rudolf Hess. (*D'un ton dominateur*). « Au combat, la modération est une folie. Si vous devez frapper, frappez fort et partout où vous le pourrez ». Ce n'est pas de moi, mais de Lord Fisher. Vous connaissez ?

Winston Churchill. (*Indifférent*). Nous avons travaillé ensemble en 1914.

Rudolf Hess. (*Même ton*). Nous appliquons son conseil. À Dunkerque, nous aurions pu capturer toute l'armée anglaise. Mais non, nous vous avons laissés, volontairement, vous rembarquer. Vous avez considéré notre humanité comme une faiblesse, notre gentillesse comme un triomphe héroïque. Sachez-le pourtant : une évacuation n'est pas une victoire. Nous nous étions montrés magnanimes dans l'espoir d'une demande de paix. Nous l'attendons toujours. Vous préférez mourir les armes à la main. Les Romains ont détruit Carthage dans l'allégresse, c'est avec amertume que nous détruirons l'Angleterre. (*Menaçant*). Mais obstinez-vous et nous le ferons. (*Conciliant*). Je suis un intime du Führer. Nous avons même fait de la prison ensemble à une époque où vous étiez ministre. Il n'a jamais considéré l'Angleterre comme une ennemie. Ce combat n'a aucun sens et retarde la réalisation de notre mission. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point chaque bombe tombée sur Londres le fait souffrir.

Winston Churchill. Le pauvre homme !

Rudolf Hess. (*Sans entendre*). Adolf Hitler aime l'Angleterre.

Winston Churchill. (*Incrédule*). Vous voudriez que j'aille dire ça au Roi ?

Rudolf Hess. (*Sincère*). En lui présentant une démission qu'il acceptera. Lorsque la survie d'un peuple est en jeu, il incombe à son chef de prendre en main le destin de son pays. Les Anglais le remercieront, les générations futures le béniront. Je vais vous faire une confidence : le Führer, en personne, lui en saura gré.

Winston Churchill. (*Ironique*). Ça, ça va sûrement le toucher. Monsieur Hess, avez-vous l'ombre d'une idée du fonctionnement de nos institutions ?

Rudolf Hess. (*Dédaigneux*). Vos quoi ?

Winston Churchill. (*Froidement, presque pour lui-même*). Nos institutions. Les pouvoirs du Gouvernement, son contrôle par le Parlement, l'influence de la presse. Toutes ces petites choses qui bercent le fonctionnement de la Grande Bretagne depuis des siècles. Par exemple, chez nous, le souverain règne mais ne gouverne pas. Les actes royaux pour être opérationnels doivent être contresignés par un ministre. Nous appelons ça une monarchie constitutionnelle. Chez nous, personne ne peut être emprisonné sans jugement, nous avons baptisé cela : « habeas corpus ». Joli principe que vous devriez méditer. Grâce à ces règles, nous avons su développer la liberté et la responsabilité individuelle et obtenir non pas votre uniformité totalitaire, mais la tolérance et la variété. Nous y sommes très attachés.

Rudolf Hess. (*Méprisant*). Des mots ! Les régimes existent pour être changés ! Nous l'avons bien fait, nous ! Et dans des conditions bien plus inconfortables. Nous ne logions pas à Buckingham, figurez-vous.

Winston Churchill. (*Posément*). Je ne suis pas sûr que Sa Majesté vous utilise comme modèle.

Rudolf Hess. (*Très calme, livrant le fond de sa pensée*). Dans la vie, tout est question de volonté. Je crois savoir que votre chambre des communes a été détruite lors du dernier bombardement. Belle occasion pour votre souverain !

Winston Churchill. Ce n'est pas dans les traditions britanniques et Sa Majesté est très soucieuse des traditions britanniques.

Une musique de jazz jaillit de la rue.

Rudolf Hess. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Winston Churchill. Vous ne connaissez pas le Jazz ? Il s'agit d'une bande de jeunes Américains qui viennent jouer dans les rues pour soutenir, en cette période difficile, leur ancienne métropole.

Rudolf Hess. Belle jeunesse !

Winston Churchill. Je préfère leur avenir à votre passé. À votre avenir aussi, d'ailleurs.

Rudolf Hess. (*Irrité par cette digression*). Ils vont jouer longtemps ?

Winston Churchill. Aussi longtemps qu'ils le désireront.

Rudolf Hess. C'est triste, Monsieur le Premier Ministre, la décadence. Regardez où elle vous mène. Quand je pense qu'à notre arrivée au pouvoir, vous nous avez méprisés. Pourtant ne sommes-nous pas aussi légitimes que vous ? N'avons-nous pas, nous aussi, été élus ?

Winston Churchill. La démocratie, ce n'est pas quand le peuple élit ses dirigeants, mais quand il peut s'en séparer.

Rudolf Hess. (*Comme s'il révélait un secret d'État*). Adolf Hitler a décidé un blocage total des Îles Britanniques.

Winston Churchill. Comme le Kaiser et Napoléon.

Rudolf Hess. Les temps changent et les progrès techniques permettent aujourd'hui des choses hier impensables. Allons, un peu de courage, Monsieur le Premier Ministre. Certes, vous aimez la guerre et, je vous l'ai dit, je peux vous comprendre. Mais cet amour du combat fait de vous un obstacle à ma mission. À moins que vous ne deveniez pacifiste. Auquel cas, nous pourrions peut-être nous entendre. Devenir pacifiste, dans votre situation, ne serait-ce pas raisonnable ?

Winston Churchill. (*D'un ton froidement ironique*). Trouvez-vous la place de numéro 2 du régime nazi, idéale pour donner des leçons de pacifisme ?

Rudolf Hess. J'essaye de vous dire que vous pouvez, grâce à mon intervention, sauver votre place. Bien sûr, vous n'avez pas vraiment la cote chez nous. Mais, je bénéficie d'une certaine influence auprès du Führer, je pourrais intercéder en votre faveur. Il tient tellement à cette paix qu'il pourrait renoncer à exiger votre destitution. Après tout, tout le monde peut changer. De plus, en fin politique, il se rendra vite compte que si un homme tel que vous demande l'armistice, personne, en Angleterre, n'osera soutenir le parti de la guerre. Surtout, si je le conforte, habilement, dans cette opinion. Votre eau était très fraîche. Serait-il possible d'en avoir encore un verre ?

Winston Churchill. Non ! Vous êtes prisonnier de guerre, pas invité.

Rudolf Hess. (*Surpris*). Je suis ici de ma propre volonté.

Winston Churchill. (*Sèchement*). Qu'importe !

Rudolf Hess. Tout de même, reconnaissez-le, je suis un prisonnier de marque ! Le plus important que vous ayez jamais eu et que vous n'aurez probablement jamais.

Winston Churchill. Un prisonnier de guerre est quelqu'un qui a essayé de vous tuer, a échoué et vous demande de l'épargner.

Rudolf Hess. (*Criant*). Et surtout de ne pas le torturer. Ma cheville me fait souffrir le martyr et voilà une éternité que votre soi-disant officier est allée quêrir un médecin.

Winston Churchill. Ces derniers temps, nous avons eu quelques sinistres à Londres. Trouver un docteur est une véritable gageure.

Rudolf Hess. Je ne me faisais aucune illusion. Je savais comment vous me recevriez. Voilà pourquoi je voulais m'adresser à Sa majesté. Elle aurait su voir en moi un homme de paix.

Winston Churchill. Pendant que vous jouiez les pacifistes en Écosse, vos bombes détruisaient la moitié de Londres.

Rudolf Hess. À titre personnel, je désapprouve ces bombardements.

Winston Churchill. (*Moqueur*). Allez immédiatement manifester votre opposition à votre chancelier, lors d'une séance du Parlement, par exemple !

Rudolf Hess. Je ne plaisante pas ! Ces bombes atteignent un peuple qui n'est pas notre ennemi. Son seul crime, être dirigé par une clique d'aventuriers qui veulent la guerre à tout prix.

Winston Churchill. (*Sarcastique*). Il est vrai que la Grande Bretagne a envahi tellement de pays, ces derniers temps...

Rudolf Hess. Oubliez vos sarcasmes et considérez mes propos ! Ces bombardements que vous semblez me reprocher, je suis venu les arrêter. Nous ne sommes pas en guerre et l'Angleterre n'est pas au nombre de nos ennemis.

Winston Churchill. Je n'ose imaginer le sort que vous leur réservez.

Rudolf Hess. Osez et vous conduirez peut-être le peuple anglais avec plus de prudence.

Winston Churchill. (*Violamment*). Prudence ! Vous parlez de prudence ! Mais, c'est grâce à notre prudence que vous avez réoccupé la Ruhr, envahi l'Autriche, triomphé à Munich, dévoré la Tchécoslovaquie. Vous l'avez usée notre prudence. Vous vous en êtes gavés de notre prudence et, à ce jour, vous avez tout mangé. Nous n'en avons plus en magasin.

On frappe. Churchill hurle.

Oui !

Mac Lean. Nous n'avons pas trouvé de médecin.

Winston Churchill. Vous devez être capable de mettre une bande ?

Rudolf Hess. Vous n'allez pas la laisser me soigner ?

Winston Churchill. Une lieutenant comme infirmière ! En pleine guerre ! Vous n'allez pas faire le difficile ! Lieutenant, occupez-vous de la cheville de Monsieur !

Churchill n'a pas envie que le lieutenant entende leur conversation. Du coup, il change de sujet.

Vous ne m'avez pas dit où vous étiez né !

Rudolf Hess. Pardon ?

Winston Churchill. *(D'un ton naturel).* Voilà quelques minutes que nous conversons et je ne connais toujours pas votre lieu de naissance.

Rudolf Hess. *(Perplexe).* Alexandrie !

Winston Churchill. C'est une très belle ville, m'a-t-on dit !

Rudolf Hess. On ne vous a pas menti.

Winston Churchill. *(Amical).* En Grande Bretagne, seul le Premier Ministre a le droit de mentir. N'est-ce pas Lieutenant ?

Mac Lean. C'est incontestable, Monsieur !

Winston Churchill. Vous m'apporterez un verre de whisky dès que vous en aurez fini avec notre prisonnier. Et les habitants d'Alexandrie, comment sont-ils ? Les filles sont très belles, paraît-il.

Hess soupire. Visiblement, Mac Lean n'est pas tendre.

Rudolf Hess. Je ne sais pas. Mon père était négociant étranger, nous vivions entre nous.

Winston Churchill. Vous avez visité le phare ?

Rudolf Hess. Pardon ?

Winston Churchill. À Alexandrie ! Entre vous, entre négociants étrangers, vous avez bien dû visiter le phare ?

Rudolf Hess. Je ne m'en souviens pas ! J'étais très jeune.

Winston Churchill. N'ayez aucun regret, il a été détruit, voilà quelques siècles.

Rudolf Hess. *(Se sentant accusé).* Pourquoi me dites-vous cela ? Nous n'y sommes pour rien.

Winston Churchill. Je peux en témoigner. Vous n'êtes pas responsables. Pour une fois !

Rudolf Hess. *(Grimaçant de douleur).* Ne pourriez-vous pas demander à votre bourreau de serrer un peu moins fort ? Elle me fait mal.

Winston Churchill. Cette faible femme qui vous terrorise n'est pas mon bourreau. À l'occasion, elle peut devenir le vôtre, mais en aucun cas le mien.

Rudolf Hess. Mademoiselle, pourquoi serrez-vous si fort ?

Winston Churchill. *(Amusé).* Peut-être n'aime-t-elle pas Alexandrie ?

Rudolf Hess. *(Résigné).* En tout cas, je pourrai témoigner de la manière dont l'Angleterre traite les prisonniers sous les yeux même du Premier Ministre.

Winston Churchill. *(Tout en douceur).* Justement, à ce titre, j'interviens le moins possible dans les opérations militaires. Vous me direz qu'il s'agit là d'une opération mineure. Mais, c'est un principe.

Rudolf Hess. *(Dramatisant).* Sachez-le, si l'on doit me couper le pied, le monde entier le saura.

Winston Churchill. Je vous trouve bien fébrile pour un surhomme. Lieutenant, avec mon whisky, vous lui apporterez un verre d'eau.

Mac Lean. Bien Monsieur !

Rudolf Hess. (*Sincère*). Je vous remercie.

Winston Churchill. (*Feignant la compassion*). Ainsi, vous ne pourrez pas dire que la Grande Bretagne traite mal les unijambistes.

Rudolf Hess. (*D'un ton aigre*). Vous plaisantez alors que le sort du monde dépend de notre conversation.

Winston Churchill. La modestie vous perdra.

Rudolf Hess. (*Presque pour lui-même*). Comment vous convaincre qu'Adolf Hitler désire la paix ?

Winston Churchill. (*Le coupant*). Difficile, en effet.

Rudolf Hess. (*Continuant sa phrase*). ... Avec l'Angleterre.

Winston Churchill. (*Songeur*). La paix !

Rudolf Hess. Mot que vous utilisez trop peu Monsieur le Premier Ministre.

Winston Churchill. Difficile de vous faire le même reproche. Savez-vous que certains de nos sociologues croient possible de connaître le caractère de l'auteur d'un texte simplement en calculant la fréquence des mots qu'ils utilisent ? Selon cette méthode, votre chancelier serait le plus grand pacifiste que la terre ait jamais connu. (*S'échauffant*). Souvenez-vous, après la réoccupation de la Rhénanie, (*citant Hitler*) : « Toutes les ambitions territoriales nazies sont dorénavant satisfaites ». Le 21 mai 1936 « nous n'avons ni l'intention, ni le désir de nous immiscer dans les affaires intérieures de l'Autriche, d'annexer l'Autriche, ou de faire un Anschluss ». En 1938, après l'Anschluss, « nous n'avons aucune mauvaise intention vis-à-vis de la Tchécoslovaquie ». Puis, au sujet du pays des Sudètes : « ceci est la dernière revendication que je dois faire en Europe » puis « dorénavant, l'État tchèque ne m'intéresse plus. Je peux le garantir, nous ne réclamerons plus rien aux Tchèques ». Après la destruction de la Tchécoslovaquie, « qui voudrait mourir pour Dantzig ? » (*Hurlant*). Paix ! Sept années pendant lesquelles vous nous avez bercés du mot paix. Mon prédécesseur qui a eu le malheur de vous croire passera à la postérité comme un homme dont la naïveté aura été la cause des massacres qu'il voulait éviter. Il est même allé à Munich la signer, votre paix. Dites-moi, Hess ! Combien de fois sera-t-elle diffusée cette image de lui montrant, au peuple venu l'accueillir, le papier portant la signature de votre pantin et Chamberlain disant ces mots « voilà la paix pour notre époque » ? (*Dépité*) Combien de fois ? Devant des étudiants hilares se moquant de la naïveté du Premier Ministre probablement le plus humain que la Grande Bretagne ait jamais eu.

Rudolf Hess. (*Conciliant*). Nous avons toujours eu beaucoup d'estime pour Monsieur Chamberlain. Pourquoi ne l'appellerions-nous pas ? Il vous serait peut-être de bon conseil.

Winston Churchill. (*Glacial*). Parce qu'il est mort.

Rudolf Hess. (*Inquiet que cette mort ne devienne un obstacle à sa mission*). Dans un bombardement ?

Winston Churchill. Non !

Rudolf Hess. (*Soulagé*). Tant mieux ! La responsabilité de sa mort nous eût pesé.

Il prend sa respiration et d'un ton solennel.

Acceptez toutes mes condoléances ! Elles viennent d'un ennemi, mais elles sont sincères. Cette nouvelle m'attriste énormément. Il aurait été très utile à son pays en ce moment. Le destin est quelquefois injuste. (*Faussement amical*). Craignez-vous la mort, Monsieur Churchill ?

Winston Churchill. (*Calmé*). Je suis prêt à rencontrer mon créateur. Maintenant, mon créateur est-il prêt à affronter le traumatisme de ma rencontre, c'est une autre affaire.

Rudolf Hess. La craignez-vous ?

Winston Churchill. Non ! Et vous ?

Rudolf Hess. Chaque fois que j'y pense et il ne se passe pas un jour sans que mes crampes d'estomac ne m'y fassent penser. (*D'un ton professoral*). Vous parleriez différemment si vous l'aviez croisée.

Winston Churchill. Sans vouloir vous décevoir, vous n'êtes pas le seul à avoir vécu. Moi aussi, j'ai risqué ma vie.

Rudolf Hess. Pendant la guerre des Boers, je sais !

Winston Churchill. Notamment !

Rudolf Hess. Vous étiez jeune ! Vous êtes vieux et plus nous voyons raccourcir le nombre d'années qui nous restent à vivre, plus celles-ci nous sont précieuses.

Winston Churchill. Ça se passait le 13 décembre 1931, je me promenais sur la cinquième avenue à New York. Distract, j'oubliai que les Américains ne conduisaient pas du même côté que nous. (*Interrompant son récit*). À ce propos, si vous vous évadez, faites attention en traversant. En Grande Bretagne, nous conduisons à gauche. Pour avoir négligé cette légère différence, je fus renversé par une voiture appartenant à Mario Constasino, vous connaissez ?

Rudolf Hess. Non ! Pourquoi voudriez-vous que je le connaisse !

Winston Churchill. Comme il était italien. Heureusement, il ne roulait pas assez vite et j'en fus quitte pour deux mois de comas. Vous imaginez ? (*Ironique*). Nous n'aurions pas le plaisir de converser ensemble.

Rudolf Hess. (*Conciliant*). Je vous l'accorde, nous préférions converser avec Monsieur Chamberlain. Dommage que nous ayons dû le mener un peu en bateau. Telles sont, hélas, les règles cruelles de la diplomatie. Cela dit, je ne l'ai jamais cru dupe. Inconsciemment, il avait senti que nous ne voulions aucun mal à son empire s'il nous laissait les mains libres à l'Est. Sa mort est très regrettable. Car aujourd'hui, il verrait, dans ma présence, la preuve de la justesse de son intuition. Puisse-nous ne pas l'avoir trop déçu !

Winston Churchill. Le malheur de sa vie sera d'avoir été contredit par les événements, abattu dans ses espoirs et trahi par un monstre.

Rudolf Hess. L'Histoire le jugera mieux que vous.

Winston Churchill. (*Gravement*). Je ne crois pas, mais elle lui accordera des circonstances atténuantes. J'y veillerai.

Il contient sa colère avec de plus en plus de difficultés.

Car quelle fut-elle, cette foi pour laquelle on l'abusa ? Quels furent-ils ses désirs frustrés ? Quels étaient-ils ses espoirs déçus ? Ils figurent parmi les plus nobles et les plus désintéressés penchants du cœur humain : amour de la paix, poursuite de la paix, lutte pour la paix, souffrance pour la paix quel qu'en soit le prix et avec du dédain pour la popularité et les cris.

Rudolf Hess. De quoi est mort Monsieur Chamberlain ?

Winston Churchill. De culpabilité ! Difficile à imaginer, n'est-ce pas ! Se culpabiliser de se sentir responsable de la mort de milliers de gens ! Vous, vous ne pouvez pas comprendre : c'est dans votre programme. Vous avez été élu pour ça. Savez-vous ce qui peut se passer dans la tête d'un humaniste qui se croit responsable d'un tel massacre ? Un homme qui a caressé l'espoir d'entrer dans l'Histoire comme un faiseur de paix et qui découvre son infortune : croiser le génie du mal issu du gouffre de la pauvreté, enflammé par la défaite, dévoré de haine et de revanche, et de son désir de faire des nazis les maîtres de l'Europe puis du monde. Savez-vous ce qu'il m'a dit, un jour, de votre Hitler ? « Voici un homme en qui l'on peut avoir confiance à partir du moment où il a donné sa parole ».

Rudolf Hess. Je suis sûr qu'il aurait pris en considération mon offre de paix.

Winston Churchill. En connaisseur ! Il en a examiné tellement.

Rudolf Hess. Peut-être se serait-il rendu compte que celle-ci est différente ?

Winston Churchill. (*Explosant*). En quoi ?

Rudolf Hess. (*Criant*). Au fait que nous sommes vainqueurs et que le numéro 2 du Reich s'est mis à votre merci pour vous la proposer, cette paix ! Nom d'un chien, nous pourrions exiger tout ce que nous voulons en échange d'un armistice. (*Se calmant*). Nous pourrions même vous rendre la monnaie de votre pièce : réclamer ce que la France et vous, avez exigé à la fin de la dernière guerre. Mais non : vous avez pris nos colonies, nous vous laissons les vôtres. Vous avez soumis une partie de notre territoire, nous vous laissons l'intégralité de votre île. Vous avez réclamé des dommages de guerre, nous n'avons pas besoin d'argent. Vous nous avez démilitarisés, nous ne vous demandons rien. Une seule de ces exigences justifierait les sacrifices que vous imposez à votre peuple. Mais non, nous laissons l'Angleterre dans l'état exact où elle était avant la guerre. Obnubilé par votre fanatisme, vous ne vous êtes même pas demandé pourquoi j'étais venu, pourquoi le numéro 2 du régime nazi s'était offert à votre couperet pour vous l'offrir cette paix. (*Calmé*). Avez-vous déjà visité des ruines après un bombardement ?

Winston Churchill. Oui !

Rudolf Hess. Les avez-vous regardées, Monsieur le Premier Ministre ? (*Lentement*). Ces morceaux humains éparpillés entre les pierres, les avez-vous regardés, Monsieur le Premier Ministre ? Ce couple uni depuis trente ans et qu'une simple bombe vient de séparer à jamais, l'avez-vous regardé, Monsieur le Premier Ministre ? Ce jeune soldat qui apprendra qu'il ne reste même pas une photo de sa fiancée, l'avez-vous regardé, Monsieur le Premier Ministre ? Cette grand-mère ne sachant si elle doit pleurer la poussette ensanglantée ou sa fille morte en la tenant, l'avez-vous regardée, Monsieur le Premier Ministre ? Cette poitrine de femme à moitié nue et dont le visage se trouve trois mètres plus loin, l'avez-vous regardée, Monsieur le Premier Ministre ? Cette main d'enfant seule sur un mur, l'avez-vous regardée, Monsieur le Premier Ministre ? Les avez-vous regardées, ces horreurs que nous vous causons uniquement parce que nous voulons que vous nous foutiez (*hurlant*) la paix ?

Winston Churchill. (*Sous le choc*). Vous foutre la paix !

Rudolf Hess. C'est tout ce que nous vous demandons. Imaginez-vous à ma place ! L'Angleterre se trouve dans une situation militaire semblable à la nôtre. Rêvez, Monsieur le Premier Ministre, vos troupes ont atteint le Rhin, les nôtres ont abandonné tout leur matériel en Pologne. L'Italie est neutre et vos avions bombardent Berlin nuit et jour. Vos services sont formels, franchissez le Rhin et vous serez à dix contre un. Douteriez-vous de la victoire, Monsieur le Premier Ministre ? Franchement ?

Winston Churchill. Franchement ? (*Vaincu*). Non !

Rudolf Hess. Je vois que nous commençons à nous comprendre ! Vous aimez l'Histoire, je crois ? Pourriez-vous me citer une nation qui, dans une situation militaire aussi favorable que la nôtre, ait fait une offre de paix ? Citez m'en une seule ! Si vous la connaissez, citez-la moi !

Winston Churchill. Il n'y en a pas, (*méfiant*) justement.

Rudolf Hess. (*Souriant, sentant la victoire à sa portée*). Certes, je vous l'accorde, nous ne sommes pas des enfants de chœur. Mais dans la position où nous nous trouvons, nous n'avons aucun besoin de ruser. De plus, où serait-elle la ruse ? Je suis à votre merci ! Franchement, suis-je une personnalité secondaire du régime nazi ?

Winston Churchill. Non !

Rudolf Hess. Et un personnage aussi important que moi, sûr de la victoire, risque de se sacrifier pour vous offrir la paix. Vous ne trouvez pas ça étrange ? Ma venue ne vous a pas étonné ?

Winston Churchill. Si !

Rudolf Hess. En politique le cœur est mauvais conseiller. Nous avons roulé Chamberlain parce qu'il a suivi son cœur qui, comme vous l'avez dit, était pacifiste et non sa raison. C'est pourquoi, des étudiants se moqueront de lui. Le vôtre vous pousse à la guerre, Monsieur le Premier Ministre. Vous êtes un bagarreur doublé d'un mauvais perdant. Écoutez votre raison et elle vous dira que nous vous offrons la paix parce que n'avons aucune envie de vous faire la guerre. Si vous suivez votre instinct de battant, Londres sera détruite, le peuple anglais réduit en esclavage et l'Empire Britannique une colonie dirigée par un gouvernement à nos ordres. Plus tard, lorsque des étudiants apprendront l'existence de mon offre de paix, ils se moqueront de vous.

Winston Churchill. (*Terminant la pensée de Hess*). ... Et admireront la mansuétude de votre pantin !

Rudolf Hess. (*Se félicitant de cette complicité*). Je comprends que cela blesse votre amour propre. Mais que représente cette blessure au regard de milliers de vies sacrifiées, de centaines de villes détruites et, qui sait ?, peut-être d'une nation rayée de la carte ! Ce n'est pas moi qui déciderai. Mais, sachez-le, la question se posera. Et notre Führer n'est pas un tendre, vous le savez aussi bien que moi. Les civilisations sont mortelles, Monsieur Churchill. Après l'Égypte des Pharaons, l'Empire Romain, la civilisation Inca, l'Empire Austro-Hongrois. Qui sait ? L'heure de l'Empire britannique a peut-être sonné, parce que son Premier Ministre a eu un problème d'amour propre.

Winston Churchill. (*Accusant le coup*). Ainsi, vous voulez la paix ?

Rudolf Hess. (*Sèchement*). J'ai risqué ma vie pour venir vous l'offrir.

Winston Churchill. Eh bien d'accord, je l'accepte ! (*On croit qu'il va céder*). Que les nazis abandonnent tous les pays occupés y compris l'Allemagne, libèrent les opposants, restituent aux Juifs leurs biens et leurs droits, organisent des élections libres et je me ferai un plaisir de négocier une paix honorable avec un pouvoir renforcé par sa victoire aux élections.

Rudolf Hess. (*Contrarié*). Je suis venu éviter que le sang anglais ne coule. Mais, il ne semble pas vous préoccuper autant que moi.

Winston Churchill. (*Avec une colère contenue*). Vous avez raison de vous soucier du sang britannique. Il vous étouffera.

On frappe.

Entrez, lieutenant !

Mac Lean. J'apporte les boissons, Monsieur !

Winston Churchill. Merci, lieutenant !

Rudolf Hess. Monsieur le Premier Ministre, acceptez mon offre de paix.

Winston Churchill. Vous pouvez disposer, lieutenant. Sachez que j'apprécie votre flegme.

Rudolf Hess. (*Interrogatif à Churchill*). Pardon ?

Winston Churchill. Je parlais à l'aide de camps. Elle a failli vous jeter votre verre à la figure. Votre offre pacifiste n'a pas l'heur de lui plaire.

Rudolf Hess. Demandez à ses parents ce qu'ils en pensent !

Winston Churchill. (*Tristement*). Ils sont morts dans votre premier bombardement de nuit ! C'est elle qui a reconnu les corps. Ils étaient enlacés. Mais rassurez-vous, vous pouvez boire votre eau en toute tranquillité. Le cyanure ne fait pas partie des traditions de la Tour de Londres. Et la lieutenant Mac Lean est presque aussi respectueuse des traditions que son Roi.

Rudolf Hess. Dans ce cas, buvons aux traditions !

Winston Churchill. Ici, c'est la hache ! Je suis d'ailleurs persuadé qu'elle en a déjà repéré une, au cas où je vous abandonnerais entre ses mains.

Rudolf Hess. Ma mort n'est pas de celles qu'on étouffe facilement.

Winston Churchill. Je le reconnais volontiers. En termes de meurtres et de disparitions, nous sommes loin d'avoir votre expérience. (*Menaçant*). Néanmoins, il serait déraisonnable de nous prendre pour des imbéciles. La discrétion de votre épopée rendrait votre disparition très facile à organiser. Vous auriez très bien pu décider de vous suicider lors d'une action d'éclat.

Rudolf Hess. (*Inquiet*). Croyez-vous que les autorités nazies admettraient une telle fable ?

Winston Churchill. D'autant plus facilement que votre mort les arrangerait. Mais rassurez-vous, ce genre de maquillage ne fait pas, non plus, partie des traditions britanniques. Et puis, vous l'ignorez probablement, mais je suis un homme libre et de bonnes mœurs. Moi vivant, vous ne devez craindre aucun coup fourré de ce genre. Je vous en protège.

Rudolf Hess. (*Faussement amusé*). Ne seriez-vous pas en train de confondre ? Certes, je suis votre prisonnier et vous pouvez faire de moi ce que bon vous semble. Mais notre position ne reflète nullement celle de nos nations respectives. L'Angleterre est aussi seule que moi en ce moment.

Winston Churchill. Je vous fais confiance, vous aurez tôt fait de nous trouver des alliés.

On frappe.

Entrez, lieutenant !

Mac Lean. Un message, Monsieur !

Winston Churchill. Merci lieutenant. Vous pouvez disposer ! Leitgen et Pietsch, vous connaissez ?

Rudolf Hess. Ce sont les deux aides de camps à qui j'ai confié la mission de remettre au Führer une lettre exposant mes intentions.

Winston Churchill. Il n'était pas au courant ?

Rudolf Hess. Dans son for intérieur, je sais qu'il m'approuve.

Winston Churchill. Dans son for extérieur, il a expédié vos collaborateurs dans un camp de concentration. D'après nos services secrets, il paraît qu'on n'en revient pas et, à votre tête, je vois que c'est vrai. Par hasard, vous n'auriez pas mis quelques généraux style Rommel ou Guderian dans la confiance ?

Rudolf Hess. (*Naïvement après réflexion*). Non !

Winston Churchill. Dommage, ça nous aurait débarrassés.

Rudolf Hess. Leitgen et Pietsch, deux martyrs de la paix ou deux héros. Cela dépend de vous.

Winston Churchill. Vous ne pouvez imaginer à quel point l'avenir de vos deux SS me préoccupe.

Rudolf Hess. (*Contrarié par ce qu'il se passe en Allemagne*). Il ne s'agit pas seulement d'eux. Le destin du monde dépend de notre discussion.

Winston Churchill. (*Sûr de lui*). Cette fois, nos propos se rapprochent ! À une nuance près : le destin du monde ne dépend pas de notre discussion mais de ma décision.

Rudolf Hess. (*Conciliant*). Disons qu'il repose sur ma capacité à vous convaincre de cesser le combat.

Winston Churchill. Vaste mission pour un homme seul !

Rudolf Hess. L'Angleterre ne perdra pas la face. Nous renonçons à toute revendication coloniale. En échange, vous nous laissez les mains libres sur le continent.

Winston Churchill. Libre ! Vous avez de ces mots !

Rudolf Hess. Vous préférez voir l'Angleterre rayée de la carte !

Le sort de ses deux aides de camps réveille son fanatisme. De rage, il en devient sadique.

Mais je vous préviens, cette disparition sera lente, très lente. Je vous souhaite une longue vie, dans votre retraite canadienne, pour pouvoir l'observer en détail. Nos bombardements étaient un hors d'œuvre. Ensuite, nous vous envahissons. Et si nous décidons de vous détruire, ce qui est probable, nous vous affamerons. Staline l'a fait en Ukraine, nous pouvons le faire sur une île. Ai-je besoin de vous rappeler notre sens de l'organisation ? Monsieur le Premier Ministre, connaissez-vous les conséquences d'une famine sur l'âme d'un peuple ? (*Glacial*). Où seront-elles vos institutions quand vos privilégiés essayeront de se rendre aux USA fuir une réalité trop dure à voir ? Où seront-ils vos beaux principes quand les épidémies chevaucheront les ventres rebondis de vos enfants mourant de faim ? Où sera-t-elle votre liberté quand une mère tuera le gosse de sa voisine pour pouvoir nourrir le sien ? Ces horreurs, vous les verrez, mais vous les verrez de loin car vous, vous serez parti au Canada ! (*Presque désespéré*). Je m'attendais à tout sauf à cette discussion surréaliste. Si les générations futures pouvaient nous voir, elles n'en croiraient pas leurs yeux. Un vainqueur qui tente de sauver son vaincu malgré lui.

Winston Churchill. (*Ironique*). Et qui n'y arrive pas !

Rudolf Hess. (*Explosant*). Et vous vous en vantez ! (*Méprisant*). Vous me faites penser à un gladiateur à genoux qui tenterait d'empêcher l'empereur désireux de le sauver, de lever le pouce. Avouez-le, nous avons du mérite à vouloir le lever ce pouce.

Winston Churchill. Qui ça « nous » ? À ma connaissance, vous ne dirigez rien. Et vu le sort de vos deux adjoints, votre démarche n'a pas vraiment l'air d'avoir la cote.

Rudolf Hess. (*Très calmement pour capter l'attention de Churchill*). Une simple lettre...

Jouant le tout pour le tout.

Une simple lettre nous offrant la liberté en Europe en échange de l'intégralité de l'empire britannique le tout enveloppé entre une petite phrase de regret sur le malentendu qui a frappé nos deux pays et quelques mots sur l'admiration réciproque qui unit nos deux peuples. Une simple lettre, la paix ne vous coûtera pas cher. Tenez, je vous ai même apporté un modèle que vos gardiens n'ont pas trouvé. Croyez-moi ! En ce qui concerne la fouille, vous manquez d'expérience. Vous apprendrez.

Une sirène retentit.

Qu'est-ce que c'est ?

Winston Churchill. Un bombardement ! Un type d'expériences que nous vivons ici toutes les nuits. Vous apprendrez. Il vous plaira certainement de découvrir l'autre côté des choses.

On frappe.

Entrez lieutenant. Fermez les rideaux, allumez les bougies. Ensuite, vous descendrez aux abris. La Grande Bretagne a encore besoin de vos services.

Rudolf Hess. Et nous ?

Winston Churchill. (*Flegmatique*). D'habitude, ils épargnent la Tour de Londres, nous devrions survivre.

Rudolf Hess. Si nous ne risquons rien, pourquoi avoir dit à la fille de descendre ?

Winston Churchill. Elle est jeune et jolie, je m'en voudrais s'il lui arrivait quelque chose. Rassurez-vous, vos amis ignorent votre présence ici. Nous devrions être épargnés.

Churchill entame la lecture de la lettre alors que les bombes éclatent.

Très cher Führer, c'est à tort que le gouvernement anglais s'obstine dans une lutte inutile et perdue d'avance. Aussi ai-je pris la décision d'y mettre fin...

Rudolf Hess. (*L'interrompant*). Naturellement, il faudra y apporter quelques petites modifications, je comptais la soumettre à Sa Majesté.

Winston Churchill. (*Continuant à lire*). ... Afin que nos deux peuples puissent vivre en paix et renouer ces relations d'amitiés auxquelles la nature les destine depuis la nuit des temps et qu'une politique aventuriste a brisées. Naturellement, vous sachant vous-même particulièrement soucieux de l'intégrité du territoire confié à votre bienveillance, je suis convaincu que vous comprendrez que je tiens particulièrement à la totalité de mon empire. En échange, nous nous engageons à ne jamais nous opposer aux intérêts nazis, ni à l'accomplissement de votre mission pour laquelle nous vous souhaitons, très cher Führer, un prompt succès.

Rudolf Hess. Au cas où, on peut enlever ce dernier souhait.

Winston Churchill. Puisseons-nous enfin nous comprendre et, qui sait ? , un jour à venir, œuvrer ensemble. Je vous prie d'agréer, mon cher Führer, (*arrétant de lire*). Vous voudriez que je rédige ça ?

Rudolf Hess. (*Pensant que la question de Churchill ne porte que sur le titre de Führer*). Si vous l'appellez Monsieur le chancelier, il risque de l'interpréter comme une allusion au côté éphémère de son pouvoir. Il déteste ça.

Une bombe éclate au loin.

Un homme politique de votre expérience doit pouvoir de temps en temps mettre de l'eau dans son vin. Appelez-le Führer, il tient tellement à ce titre. Rédigez cette lettre et je me fais fort de le convaincre d'accepter. D'ailleurs, entre nous, je n'aurai rien à dire. Rien qu'à la lecture de votre proposition, il dansera de joie.

Winston Churchill. (*Ironique*). Quel spectacle charmant, ce doit être ! (*Sérieux*). Vous comptez la lui remettre personnellement ?

Rudolf Hess. Oui !

Winston Churchill. Comment ?

Rudolf Hess. (*Jubilant en narrant son exploit*). En spitfire ! Ça ne doit pas être plus difficile à conduire qu'un Messerschmitt. Je suis un excellent pilote. Pour venir vous tenir compagnie, je devais décoller en un quart de tour et traverser la mer du Nord en rase-mottes. Et bien, non seulement j'ai réussi, mais je n'ai jamais dépassé les deux cents mètres d'altitude et pourtant, je ne bénéficiais d'aucune visibilité. Le retour sera plus facile, je pourrai m'annoncer. De plus, atterrir en terrain ami m'évitera le parachute. (*Se voulant humoristique*). Car, on peut se blesser.

Winston Churchill. (*Piquant*). Vous êtes sûr de ne pas vous perdre ?

Rudolf Hess. Le chemin sera moins long. Il me suffit de traverser la Manche. Dois-je vous rappeler que nous occupons la Normandie : berceau de votre civilisation ? Les Normands ne vous ont-ils pas envahis ?

Winston Churchill. Juste un mauvais souvenir. Mais nous prendrons notre revanche. (*Pour lui-même*). Je me souviendrai de la Normandie.

Rudolf Hess. (*Sans relever la pensée de Churchill*). Savez-vous comment j'ai réussi à venir ?

Winston Churchill. (*Agacé*). En volant en rase-mottes, vous me l'avez déjà dit.

Rudolf Hess. (*Vaniteux*). Avant cela, je devais trouver un avion capable d'atteindre l'Écosse. Je suis allé à Augsburg où se trouvent les usines Messerschmitt. Je demande à Messerschmitt en personne, le droit d'essayer son dernier modèle de chasseur. Au début, il ne voulait pas. J'ai dû un peu le bousculer. Finalement, il m'a prêté un Messerschmitt 110. L'appareil n'est pas mal, mais j'ai

tout de même trouvé quelques petits défauts et donné des instructions aux ingénieurs pour l'améliorer. J'espère qu'ils les suivront.

La sirène retentit.

Winston Churchill. Ce n'était pas bien sérieux.

Rudolf Hess. Finalement, je parie avec Messerschmitt que s'il montait des réservoirs supplémentaires sur les ailes et une radio à grande portée, son zinc perdrait de sa maniabilité. Vous connaissez la susceptibilité des ingénieurs. Le lendemain, il m'avait préparé l'avion. Avouez, je lui ai fait une bonne blague !

Winston Churchill. En effet, il doit bien rire maintenant ! Surtout s'il connaît le sort réservé aux deux aides de camps qui n'ont fait que transmettre le message. Le complice qui a rendu le voyage possible en trafiquant l'avion doit vivre des minutes palpitantes. (*Songeur*). Si votre aventure pouvait nous débarrasser de Messerschmitt !

On frappe.

Entrez Lieutenant ! A-t-on une explication ?

Mac Lean. Il y a eu un bombardement sur Manchester. On suppose qu'un avion, égaré sur le chemin du retour, a lâché ses œufs pour s'alléger. Il ne sait probablement pas qu'il a bombardé Londres.

Winston Churchill. Et failli tuer le plus vieux compagnon de son Führer. Lieutenant, vous considérerez notre non-mise à l'abri comme un secret militaire. J'ai horreur du cirque. Vous pouvez aller.

Mac Lean. À vos ordres !

On l'entend sortir.

Rudolf Hess. (*Sincèrement étonné*). La propagande n'est pas votre fort !

Winston Churchill. Notre fort, c'est son inutilité.

Rudolf Hess. Sachez que je respecterai votre discrétion.

Winston Churchill. Je vous en saurai gré.

Rudolf Hess. (*Changeant de sujet*). Rédigez-moi cette offre et tous mes collaborateurs sortiront en héros.

Winston Churchill. La lettre n'est pas un problème ! Mais avez-vous une idée de ce que coûte un spitfire au contribuable britannique ? De nos jours, ce type d'appareil est hors de prix.

Rudolf Hess. Je vous le renverrai.

Winston Churchill. Dans quel état !

Rudolf Hess. (*Croyant comprendre que Churchill veut le laisser hors du coup*). Ah non ! Vous n'allez pas me faire ça. Que les choses soient bien claires entre nous : cette paix, c'est mon œuvre. J'y ai sacrifié ma famille, ma réputation, ma carrière. J'ai risqué ma vie. C'est à moi de remettre cette lettre et à personne d'autres.

Winston Churchill. (*Souriant de plus belle*). Il est donc si dur d'être le numéro 2 d'Adolf Hitler.

Rudolf Hess. (*Se fâchant de plus en plus*). Occupez-vous du Roi, de votre presse et des palabres entre les redingotes et les chapeaux de cuir et laissez-moi me débrouiller avec le Führer !

On entend, en provenance de la rue, un cri d'effroi et des pleurs.

Winston Churchill. Je vous le laisse avec joie. L'idée même qu'une des nations les plus civilisées d'Europe obéisse aveuglément à un dégénéré incapable de s'habiller convenablement me rend optimiste. Sur le long terme, je vous l'accorde. Mais optimiste.

Rudolf Hess. (*Se levant énérvé*). Ne changez pas de sujet ! Je veux votre parole de gentleman que l'honneur d'être le messenger de la paix n'incombera à personne d'autres que moi. Une telle renommée me revient de droit, j'ai risqué ma vie pour elle.

Winston Churchill. Détendez-vous ! Par où voudriez-vous que nous passions ?

Rudolf Hess. Que sais-je ? Les Américains. L'ambassadeur adore se mettre en évidence.

Winston Churchill. Une ancienne colonie, vous n'y pensez pas ?

Rudolf Hess. D'autant plus que Monsieur Joseph Kennedy, ambassadeur des États-Unis, a affirmé que vous étiez usé.

Winston Churchill. Vous savez, la gestion d'une ambition gigantesque, d'une famille incroyable et d'une vie sexuelle intense ne lui aura pas laissé le temps de s'informer.

Rudolf Hess. La Suisse ?

Winston Churchill. (*Du tac au tac*). On jaserait.

Rudolf Hess. (*Rapidement*). Le Japon ?

Winston Churchill. (*Du tac au tac*). Nous sommes en froid.

Rudolf Hess. (*Sans attendre*). Le Vatican ?

Winston Churchill. Henri VIII s'en retournerait dans sa tombe.

Rudolf Hess va parler. Churchill l'interrompt avec bonhomie.

Vous n'allez pas me citer tous les pays que vous n'avez pas encore envahis. Vous me direz qu'il y en a de moins en moins, mais tout de même.

Rudolf Hess. Des individus pourraient proposer leurs bons offices.

Winston Churchill. (*Amusé*). Par exemple ?

Rudolf Hess. Je ne sais pas ! Des artistes, des chanteurs, des acteurs (*méprisant*) hollywoodiens...

Winston Churchill. Pourquoi pas Coco Chanel tant que vous y êtes ? (*Sincère*). Rassurez-vous, si j'avais eu l'intention de commettre une telle folie, je vous aurais choisi. Pour une folie, vous avez le profil idéal.

Rudolf Hess. (*D'un ton scandalisé*). Me voilà traité de fou par un irresponsable !

Winston Churchill. (*Charmant*). Il est préférable d'être irresponsable avec raison que responsable à tort.

Rudolf Hess. (*Même ton que Churchill*). L'Histoire jugera.

Winston Churchill. (*Même ton*). Je ne crains pas son verdict.

On frappe à la porte.

Entrez, lieutenant !

Mac Lean. Une dépêche, Monsieur !

Winston Churchill. Merci, lieutenant ! Vous pouvez disposer.

On entend Mac Lean sortir.

Rudolf Hess. Si vous voyiez notre jeunesse, vous sauriez que vous n'avez pas la moindre chance.

Winston Churchill. Un jour, à l'université d'Oxford, lors d'une conférence, un étudiant me demanda si j'estimais l'Allemagne responsable de la dernière guerre. Je répondis par l'affirmative. Un jeune homme se leva et affirma qu'après une telle insulte envers son pays, il ne pouvait demeurer davantage. Il sortit sous les applaudissements.

Rudolf Hess. (*Se demandant où Churchill veut en venir*). Ce garçon a fait preuve d'un excellent esprit de patriote. Il doit faire un très bon soldat, maintenant.

Winston Churchill. Deux ans plus tard, il dut émigrer. On lui avait trouvé un grand-père juif. Ainsi se termina sa carrière de patriote. Enfin, en partie, il vient d'intégrer la R.A.F.

Rudolf Hess. (*De façon appuyée*). Malgré vous, ma mission réussira. J'en ai la certitude !

Winston Churchill. (*D'un ton affirmatif*). C'est votre astrologue qui vous l'a dit !

Rudolf Hess. (*Surpris*). Vous devenez stupide !

Winston Churchill. (*Amusé*). Je ne suis pas le seul : communiqué de presse du parti nazi : (*lisant*) « ... souffrant depuis des années d'une maladie grave et pénible, Hess avait eu de plus en plus recours à des magnétiseurs, astrologues et autres charlatans. Il faudra essayer de déterminer dans quelle mesure ces individus ont contribué à créer l'égarement qui l'a poussé à cette démarche ». En lisant ça, (*sarcastique*) même votre boulanger va avoir la trouille.

Rudolf Hess. Les salauds ! Pourtant, tous consultent des voyantes, en cachette. Maintenant, ils s'en servent contre moi !

Winston Churchill. Vous voulez toujours y retourner ?

Rudolf Hess. (*Éclatant d'un rire nerveux*). Avec votre lettre ! Et je présenterai à ces messieurs, mon astrologue munichoise que j'associerai à mon triomphe.

Winston Churchill. (*Posément*). Si elle est encore de ce monde.

Rudolf Hess. (*Pour lui-même*). Elle m'a garanti qu'en partant le 10 mai, ma vie serait sauve.

Winston Churchill. Et moi qui croyais que vous vouliez fêter le premier anniversaire de ma nomination au poste de Premier Ministre.

Rudolf Hess. (*Sournois*). Non, ça, c'était le job des bombardiers.

Winston Churchill. Je vous sens aigri, Hess. Est-ce parce qu'une nation entière rigole de vous ou parce que toutes vos connaissances pissent dans leur froc ?

Rudolf Hess. (*S'échauffant de plus en plus*). J'ai tout risqué pour cette paix ! Une fois atterri en Écosse, je pensais le plus dur de la tâche accompli. Comment aurai-je pu prévoir ? Vous êtes là à siroter votre whisky alors que je vous offre une chance inespérée de vous en sortir sain et sauf. Il en va de l'intérêt de nos deux peuples et, qui plus est, de nos deux ambitions. (*Calmement*). Pourquoi n'acceptez-vous pas une rencontre à trois avec le Roi ?

Winston Churchill. Tiens, parlant de Roi, maintenant que vous avez retrouvé votre Kaiser, comptez-vous lui rendre le pouvoir ?

Rudolf Hess. (*Étonné par la question*). Nous le laissons goûter la satisfaction de notre victoire dans sa retraite hollandaise.

Winston Churchill. (*Songeur*). Braves Hollandais ! Les voilà bien récompensés de leur hospitalité.

Mac Lean frappe.

Winston Churchill. Entrez, lieutenant !

Mac Lean. De la part du Foreign Office !

Winston Churchill. Merci lieutenant ! J'adore les dossiers du Foreign Office ! Vous avez contacté le MI 6 ?

Mac Lean. Oui, Monsieur !

Winston Churchill. Rappelez-les en insistant ! Dès que vous recevez le dossier, apportez-le-moi-le-moi sans attendre.

Mac Lean. Bien Monsieur !

Winston Churchill. Visiblement, le Foreign Office vous accorde toute l'importance due à votre rang. Bien ! Nous allons enfin pouvoir passer aux choses sérieuses. (*Froidement*). Quand est-ce que votre pacifiste attaque la Russie ?

Rudolf Hess. (*Étonné*). C'est une blague !

Winston Churchill. (*Fermement*). Quand ?

Rudolf Hess. (*Exaspéré*). Vous oseriez m'interroger ?

Winston Churchill. (*Fermement*). Affirmatif ! Alors, quand ?

Rudolf Hess. (*Se calmant*). Qui vous dit qu'il attaquera ?

Winston Churchill. Un livre qui s'appelle « Mein Kampf ». Vous devriez vous y intéresser. Je vous l'accorde, c'est mal écrit. Mais les informations y sont particulièrement précises.

Rudolf Hess. (*Nostalgique*). C'est moi qui l'ai tapé dans une prison où nous partagions la même cellule. Que de chemins parcourus depuis ! À l'époque, il n'y avait que lui et moi.

Winston Churchill. Vous étiez vraiment le n°2.

Rudolf Hess. (*Piqué au vif*). Je le suis toujours !

Winston Churchill. (*Montrant son dossier*). Non, à mon grand étonnement d'ailleurs, d'après ce dossier, vous n'êtes que le numéro 3. Cela dit, je le reconnais, il n'est pas à jour. Aujourd'hui, dans le régime nazi, vous n'êtes plus rien.

Rudolf Hess. (*Le snobant*). Avez-vous des rues qui portent votre nom, Monsieur Churchill ?

Winston Churchill. Je ne suis pas encore mort.

Rudolf Hess. (*Ferme*). Moi non plus ! (*Vaniteux*). Pourtant, je les compte par dizaines. Presque toutes les villes m'ont rendu cet hommage. Même un hôpital arbore mon patronyme.

Winston Churchill. Faites-moi confiance, dès que nous apprendrons qu'ils l'auront débaptisé, vous serez le premier prévenu. (*D'un ton militaire*). Alors, quand ?

Rudolf Hess. Demandez au numéro 2 !

Winston Churchill. (*Gardant son ton ferme*). Un homme de votre importance doit être au courant.

Rudolf Hess. (*Solennel*). J'ai été blessé deux fois pendant la grande guerre, vous pouvez me torturer. Même si je le savais, je ne dirais rien.

Winston Churchill. (*Très calme*). Qu'importe ! C'est pour bientôt.

Rudolf Hess. (*Se rasseyant*). Vous prenez vos désirs pour des réalités, Monsieur le Premier Ministre.

Winston Churchill. Une voyante a prévenu petit Adolf qu'il ne vivrait pas vieux. Aussi craint-il de ne pas voir son œuvre achevée. Malgré ses faibles connaissances géographiques, il devine la Russie légèrement plus étendue que la Belgique. Donc, il est pressé. Tout le monde connaît depuis César la nécessité de protéger ses arrières et depuis Napoléon le danger de combattre deux fronts à la fois. Or, vous venez me faire une proposition d'armistice. (*Ironique*). Vous me direz, votre chef aime la paix, mais comme il déteste abuser des bonnes choses ...

J'en conclus qu'une fois votre lettre dans les mains, il attaquera la Russie. Dites-moi Hess, si je ne signe pas, combien de temps résistera-t-il à la tentation ? Vous qui le connaissez intimement, quelle est votre opinion ?

Rudolf Hess. (*Riant*). Quel film ! Vous avez raté une vocation de scénariste. (*Se reprenant*). Enfin, jouons puisque nous n'avons rien de mieux à faire ! Admettons ! Nous attaquons l'U.R.S.S. Ainsi, le monde aura la joie d'admirer Winston Churchill, apôtre de la liberté et de la libre entreprise, partir en croisade pour la défense du communisme. Lui qui disait : « de toutes les tyrannies, la bolchevique est la pire, la plus destructrice et la plus dégradante ».

Winston Churchill. Oui, mais depuis, vous êtes venus améliorer le record.

Rudolf Hess. De là à les soutenir !

Winston Churchill. Que voulez-vous ? Les alliés, c'est comme les belles-mères, on ne choisit pas. Nous devons vaincre une tyrannie monstrueuse, jamais surpassée dans la noirceur et le catalogue des crimes humains, nous n'allons pas faire les difficiles.

Rudolf Hess. J'ai peut-être une mauvaise connaissance de vos institutions. Mais, en ce qui concerne les rapports de force, Monsieur le duc de Malborough, permettez-moi de vous le dire, vous êtes nul. Imaginons : nous attaquons l'U.R.S.S. Quelle chance elle aura de pouvoir compter sur un allié tel que vous ! Presque autant que la Pologne, la France, la Norvège... enfin, tous ces pays que vous avez soutenus avec une efficacité qui ferait pâlir d'envie Alexandre le Grand. Allons, Monsieur le Premier Ministre, dites-moi : que ferez-vous pour venir au secours de votre belle-mère ? D'accord, vous protesterez avec la plus grande fermeté, comme d'habitude. Vous auriez tort de vous en priver. Comme toute bonne démocratie, vous protestez divinement. Ensuite ? Vous ne pouvez plus nous déclarer la guerre, c'est déjà fait. (*Ironique*). Déclaration de guerre qui a énormément aidé la Pologne. Sans elle, son armée n'aurait pas tenu quinze jours, mais une semaine. Enfin, c'est du passé !

Winston Churchill. Pas tout à fait !

Rudolf Hess. En attendant de libérer la Pologne, Staline vous appelle au secours, que lui répondez-vous ? « Courage Joseph, on t'aime ! » Pourquoi n'installez-vous pas une relève de la garde devant l'ambassade d'U.R.S.S. ? Histoire de développer le tourisme. De ces temps-ci, vous avez beaucoup de réfugiés. Il faut les distraire.

Winston Churchill. La guerre à l'Est mettra fin à vos bombardements.

Rudolf Hess. Vous gagnerez un peu de temps, je vous l'accorde. Placé aux premières loges, vous assisterez à la fin du communisme. Mais - qui l'eût cru ? - la mort dans l'âme. Pauvre fou, voyez où vous mène votre entêtement ! Le communisme entre en guerre et vous craignez sa défaite. Il plie et vous vous morfondrez. Il disparaît et vous êtes au bord du désespoir. Imaginez-vous à la tribune du parti conservateur : (*l'imitant*) « Messieurs, j'ai une pénible nouvelle à vous annoncer : le communisme est mort ». Quel paradoxe, non ? Pourtant, vous aurez raison de vous désespérer car lorsqu'elle aura conquis son espace vital, la puissance nazie risque de vouloir vous faire payer très cher votre orgueil. Lorsque, aux actualités, vous verrez le Führer visiter Moscou comme il a visité Paris, le moment de trembler sera venu. Que répondrez-vous à ceux qui vous parleront, alors, de mon offre de paix ?

Winston Churchill. (*Flegmatique*). Que Napoléon aussi a visité Moscou et qu'il faut moral garder. Hitler sait qu'il devra briser cette île ou perdre la guerre. Si nous résistons, toute l'Europe recouvrera la liberté et le monde s'épargnera l'épais brouillard que vous lui destinez. D'ailleurs, votre présence ici prouve que la possibilité de votre défaite vous est venue.

Rudolf Hess. Serait-ce votre intérêt ?

Winston Churchill. Sans vouloir vous décevoir, la perspective de votre déroute n'est pas pour me déplaire.

Rudolf Hess. Pour que nous perdions, il faut que la puissance militaire soviétique surpasse la nôtre.

Winston Churchill. (*D'un ton glacial*). Votre perspicacité m'épate. Le régime nazi a perdu un grand stratège.

Rudolf Hess. Depuis 20 ans, nous menons contre les communistes une guerre à mort. Il n'y aura ni offre de paix, ni quartier. La lutte s'arrêtera avec la disparition d'une des deux idéologies. S'il veut nous vaincre, Staline devra prendre Berlin, ce qui n'est plus arrivé depuis 1808.

Winston Churchill. (*Réconforté par sa constatation*). Pour Londres, il faut remonter à 1066.

Rudolf Hess. (*Méprisant*). Peut-être, mais reconnaissez que la prise de Berlin est une hypothèse hautement improbable !

Winston Churchill. (*Rêveur*). Mais plaisante à imaginer !

Rudolf Hess. Vous intéressez-vous à la prose communiste ?

Winston Churchill. Un minimum !

Rudolf Hess. Croyez-vous qu'ils se satisferont de Berlin ? Comment ferez-vous pour les arrêter ? Et les communistes anglais que vous aurez applaudis suite aux victoires de leur grand frère soviétique, croyez-vous que vous vous en débarrasserez aussi facilement que ce pauvre Moseley que vous maintenez en prison ? Son seul crime : avoir épousé nos idées. Et pour ça au fond de vos geôles, il réclame la liberté au nom de vos principes.

Winston Churchill. Pour la supprimer au nom des vôtres !

Rudolf Hess. Avouez-le, votre habeas corpus en prend un coup.

Winston Churchill. Vous croyez-vous bien placé pour parler d'habeas corpus ?

Rudolf Hess. (*Neutre*). Si en tant que prisonnier, je ne peux pas en parler. Quand le pourrai-je ?

Winston Churchill. (*Ferme*). Le jour où ceux que vous internez en auront la possibilité.

Rudolf Hess. (*Vivant son récit, tantôt ironique, tantôt fanatique*). Le drame de l'Angleterre sera d'avoir mis à sa tête un homme du XIX^e siècle incapable de saisir le sens de notre époque. À votre avis, que feront les communistes de vos beaux principes une fois à Londres ? Vous n'aurez même pas le temps de dire ouf ! À la mitrailleuse, comme le tsar ! Si vous avez de la chance, car ils peuvent aussi vous torturer jusqu'à ce que vous avouiez votre trahison. Vous verrez vos amis céder au chantage et témoigner contre vous. Ensuite ce sera votre fille puis votre femme et enfin le juge (*jouant*) « camarade Churchill, en qualité de vipère lubrique, le bureau politique du parti vous condamne à mort ». (*Tendre*). Attaché au poteau d'exécution, peut-être songerez-vous, alors, au brave Hess qui était venu dans un petit avion vous proposer la paix.

Winston Churchill. (*Flegmatique*). J'ignore le jour et l'heure où je pousserai mon dernier soupir, mais il m'étonnerait que ma dernière pensée vous soit consacrée. (*Très sérieusement*). Bon ! Puisque le fait que vous attaquiez la Russie est acquis, nous n'avons plus qu'à savoir quand.

Rudolf Hess. (*Rapidement*). Je ne sais pas ! Le plus vite sera le mieux. (*S'exaltant de plus en plus*). Il y a un point commun entre le geôlier que vous êtes et le prisonnier que je suis : nous attendons l'un et l'autre cette invasion avec impatience. Vous, car elle vous permettra de gagner du temps et de croire ainsi plus longtemps à vos chimères et moi, car, de ma prison, j'assisterai à votre déconvenue. Vous voulez l'ignorer Churchill, le XX^{ème} siècle voit s'affronter deux destins pour le monde : le communisme et nous. Rassurez-vous, l'instant de cette ultime confrontation sonnera tôt ou tard. Ce sera l'heure de vérité.

Winston Churchill. La pauvre ! Elle va se sentir bien mal à l'aise entourée de si grands menteurs.

Rudolf Hess. Dans cette lutte de titans, vos vieilles démocraties décadentes n'ont pas leur place. Elles attendront en spectateur que le vainqueur les achève. Par bonté, aujourd'hui (*appuyant son effet*) et aujourd'hui seulement, nous vous proposons d'épargner l'Angleterre. Vous avez, devant vous, l'unique chance d'échapper à ce néant qui, quel que soit le vainqueur, vous est promis.

Winston Churchill. En résumé, si les communistes gagnent, ils nous détruisent. Si vous l'emportez, vous nous épargnez.

Rudolf Hess. Je salue votre sens de la concision ! (*Sur un ton paternaliste*). Rassurez-vous, nous avons plus de chances que les communistes.

Winston Churchill. Petit à petit, nous nous habituerons à avoir intérêt à votre victoire et nous finirons par la souhaiter. Nous deviendrons des alliés objectifs. C'est ainsi que commencera la collaboration.

Rudolf Hess. C'est une possibilité. Vous qui avez lu « Mein Kampf », savez que le Führer considère l'Angleterre et l'Italie comme les deux seuls alliés possibles. Cela dit, jusqu'à présent, nous n'avons pas eu besoin de collaborateurs pour vaincre.

Winston Churchill. (*Prenant tout son temps*). Ça viendra !

Rudolf Hess. L'intérêt de l'Angleterre n'est-il pas de soutenir le plus fort ?

Winston Churchill. (*Convaincu, lyrique et heureux de lâcher le fond de sa pensée*). Depuis 400 ans, la politique étrangère de la Grande Bretagne a été de s'opposer à la puissance la plus forte, la plus agressive et la plus dominante du continent afin d'empêcher les petites nations de tomber dans les mains d'un tel pouvoir. Durant ces quatre siècles, les nations, les États, les peuples, les faits, les circonstances, les conditions n'ont cessé de changer, mais la politique britannique est demeurée constante. À chaque fois, elle a soutenu la cause la plus difficile. Philippe II d'Espagne, Louis XIV, Napoléon, Guillaume II d'Allemagne, chaque fois il aurait été bien plus facile et prudent de se joindre au plus fort et partager les fruits de sa conquête. Pourtant, à chaque fois, nous avons soutenu leurs fragiles adversaires, partagé leur lutte et triomphé, à chaque fois, du tyran, qui qu'il soit et quelle que soit la nation qu'il dirigeait. Telle est la formidable et instinctive tradition de la politique étrangère de la Grande Bretagne.

Rudolf Hess. (*Applaudissant avec mépris*). Bravo ! Quel discours ! Vous devriez faire de la politique. Mais, votre Excellence ne confond-elle pas instinct et inconscience ? Où sont-ils ces petits pays que vous soutenez ? Parmi les exemples que vous venez de me citer, vous n'avez jamais vaincu seul. Chaque fois vous aviez des alliés, petits, mais vous en aviez. Où sont-ils aujourd'hui ? On peut faire dire à l'Histoire ce que l'on veut. Mais, refuser la paix dans votre situation, relève du fanatisme.

Winston Churchill. Je vous l'accorde.

Rudolf Hess. Pourquoi refuser ?

Winston Churchill. Parce que je suis un fanatique, probablement plus que vous. Dans votre lutte avec les communistes, vous enterrez bien vite la démocratie. Je crois, moi, qu'elle n'a pas dit son dernier mot. Certes, je vous l'accorde, nous sommes mal partis. Mais le siècle n'est pas encore arrivé à mi-chemin. Et dans le conflit qui oppose le déterminisme racial, le déterminisme de classe et la personne humaine, aucun combattant n'a définitivement perdu.

Rudolf Hess. Cessez de vous obstiner ! Vous êtes vaincu et vous le savez.

Winston Churchill. Vous oubliez qu'un fanatique ne s'avoue jamais vaincu, c'est même à ça qu'on le reconnaît.

Rudolf Hess. (*En colère*). Un fanatique doit être disposé à périr pour sa cause ! On n'a jamais vu personne prêt à mourir pour le parlementarisme.

Winston Churchill. (*De manière saccadée*). Si ! Moi ! Aujourd'hui !

Rudolf Hess. (*Incrédule*). Vraiment ?

Winston Churchill. (*Fermement*). Vraiment !

Il se calme, puis d'une voix sincère, livre le fond de sa pensée.

Parce qu'après trois mille ans de recherche, les hommes n'ont jamais trouvé de meilleur cadre pour se supporter. Vous avez raison, Hess, notre siècle connaît une lutte mortelle, mais c'est une lutte à trois. J'ignore qui gagnera. Mais je peux vous certifier que je me refuserai à vivre ailleurs qu'à l'abri d'un Parlement.

Rudolf Hess. (*Méprisant*). Le parlementarisme !

Winston Churchill. Le pire des régimes, à l'exception de tous les autres. Connaissez-vous les Horaces et les Curiaces ? Trois frères dont le combat devait déterminer l'issue d'une guerre. Le destin de Rome était dans les mains des trois Horaces, celui d'Albe dans celles des trois Curiaces. Très vite, deux Horaces sont tués et le sort de Rome vacille. Le troisième fuit. Sûrs de leur victoire, les trois Curiaces foncent à sa poursuite, se séparent et l'Horace survivant les tue (*articulant chaque syllabe*) un par un.

Rudolf Hess. (*Faussement*). C'est passionnant !

Winston Churchill. J'en ai tiré trois leçons. Tout d'abord, ne jamais attaquer deux adversaires à la fois. Voilà pourquoi nous n'avons pas bougé lorsque l'U.R.S.S. a envahi, à son tour, la Pologne. Ensuite, ne jamais s'avouer vaincu et là, vous pouvez nous faire confiance. Enfin, plus votre adversaire est sûr de lui, plus augmentent vos chances de victoire. Et voyez-vous Hess, ce qui me rend optimiste : c'est votre certitude de vaincre. Vous, tout d'abord, avec votre prétendue supériorité raciale qui vous fera considérer le moindre recul stratégique comme une humiliation inacceptable. Puis les communistes, tellement sûrs de triompher qu'ils ont fait de leur domination mondiale, une science exacte. La seule vérité qu'ait dite Lénine est que les faits sont têtus. Ils sauront le lui prouver. (*Comme pour se convaincre*). Il est là Hess mon principal espoir : votre certitude. Elle vous perdra.

Rudolf Hess. Pauvre naïf, vous vous bercez de mots.

Winston Churchill. (*S'énervant*). Ne vous figurez jamais une guerre douce et légère ! Ne vous imaginez jamais en vainqueur facile ! Il n'existe pas une lutte où votre adversaire n'est convaincu d'avoir une chance.

Rudolf Hess. Les Horaces et les Curiaces conseillers du Premier Ministre de l'Empire Britannique. Moi qui vous croyais nul à l'école.

Winston Churchill. (*Se ressaisissant*). C'est la seule chose que j'ai retenue.

Rudolf Hess. Des souvenirs de collège responsables de la plus grande erreur politique de l'histoire d'Angleterre. Je vous admire. Après une année de défaites, vous dirigez un pays isolé, détruit et vous philosophiez comme à une réunion d'anciens élèves. (*Condescendant*). Mais en dehors de la mythologie latine, à quoi pouvez-vous vous raccrocher ?

Winston Churchill. (*D'un ton naturel*). À nous ! L'exemple romain est un modèle de courage et nous saurons le suivre. Car nous allons la défendre notre île. Nous combattons, avec force et confiance, dans les airs, sur les mers et les océans, pour nos plages, nos rues, nos collines, nos champs, notre herbe. Nous ne capitulerons jamais. Et même si, ce que je n'imagine pas un seul instant, cette île devait être envahie, notre Empire par-delà les mers, sous la protection de notre flotte, continuerait le combat, jusqu'au jour béni où le nouveau monde avec sa puissance partira au secours de l'ancien et le libérera.

Rudolf Hess. N'attendez rien des Américains, ils n'aiment que les vainqueurs.

Winston Churchill. Vous êtes-vous intéressé aux opérations en Norvège ?

Rudolf Hess. (*Fier*). Suffisamment pour savoir que la déconvenue a été portée au débit de Chamberlain alors que vous en étiez le seul responsable.

Winston Churchill. Vous souvenez-vous du fort d'Oscarsborg ?

Rudolf Hess. On ne me mettait pas au courant des détails. Je suis le numéro (*il hésite*) 3 du régime, pas un officier d'état-major.

Winston Churchill. Oscarsborg est un îlot dans la baie d'Oslo. Ce fort était protégé par trois canons fabriqués par Krupp en 1892. Les Norvégiens les avaient baptisés Aaron, Moïse et Josué. Le colonel Eriksen à deux mois de la retraite dirigeait cette citadelle. Le 8 avril à 3 heures du matin, il aperçut l'ombre d'un croiseur nazi, le Blücher qui, d'après nos informations, devait contenir environ deux mille hommes.

Rudolf Hess. (*Fier*). Exact ! J'ai présidé sa mise à l'eau. Excellent bâtiment.

Winston Churchill. Alors vous imaginez, trois canons vieux d'un demi-siècle contre un tel navire ! Et pourtant, notre brave colonel ignorant les ordres et la plus élémentaire conscience du rapport de force, tira au hasard trois coups. (*Ménageant son effet*). Un boulet de la part d'Aaron, un boulet de la part de Moïse et un boulet de la part de Josué. Un boulet, probablement celui de Josué, atteint la soute à munitions et l'invincible Blücher disparut dans la mer en une demi-heure. Le reste de la flotte fit demi-tour.

Hess applaudit.

Rudolf Hess. Quelle grande victoire ! Je vous avoue ne pouvoir en trouver une équivalente en faveur de nos armées. Dites-moi, quel pays occupe actuellement la Norvège ?

Winston Churchill. Les troupes nazies sont revenues le lendemain, mais le Roi et le Gouvernement étaient partis continuer la lutte.

Rudolf Hess. Je bois à l'Angleterre, terre d'accueil de tous les paumés d'Europe.

Winston Churchill. Terre d'accueil de tous ceux que vous persécutez, terre qui se bat, tel Eriksen, dans l'unique but de continuer à se battre et qui porte le destin des hommes au-devant de votre barbarie.

On frappe.

Entrez, lieutenant !

Mac Lean. Le dossier du MI 6, Monsieur.

Winston Churchill. Merci, lieutenant ! Vous pouvez disposer.

Rudolf Hess. Ce que votre responsabilité doit vous torturer. Quand je voyais mon épouse Ilse et mon fils, je pensais à ces femmes, ces enfants anglais mourant sous nos bombes. Je vous avoue m'en être senti parfois un peu responsable. Je dois le reconnaître, je culpabilise très facilement. Alors, je m'imagine à votre place !

Winston Churchill. Vous m'étonnez ?

Rudolf Hess. Vous nous connaissez mal.

Winston Churchill. Mieux que vous ne pensez. Notre MI 6 est remarquable.

Rudolf Hess. (*Sincère*). Ne me faites pas rire !

Winston Churchill. Pourquoi pas ? Tenez, lorsqu'il a connu votre habitude d'amener votre propre nourriture au nid d'aigle, Adolf Hitler vous l'a strictement interdit, après une mémorable engueulade.

Rudolf Hess. Il n'a jamais voulu admettre mes maux d'estomac.

Winston Churchill. (*Sans que l'on sache s'il est sincère ou ironique*). Rassurez-vous ! La nourriture anglaise va arranger ça.

Rudolf Hess. J'aurais dû consulter votre dossier avant de venir.

Winston Churchill. Qui vous en empêchait ?

Rudolf Hess. La peur de me faire repérer. Ma mission aurait risqué l'échec avant même d'avoir commencé.

Winston Churchill. Repéré ? Un homme de votre importance !

Rudolf Hess. Les jeunesses hitlériennes gardent les archives. Rien ne peut les impressionner. (*Fier*). Elles ont été élevées avec rigueur dans une morale d'acier.

Winston Churchill. Que penserait cette jeunesse si elle connaissait le goût de Goering pour les habits féminins, celui d'Himmler pour les messes noires et celui de Weber pour la roulette ?

Rudolf Hess. J'ai une piètre opinion des deux premiers. Quant au responsable munichois du parti, les jeux de hasard n'ont jamais été interdits, que je sache !

Winston Churchill. Une jeune fille dénudée tient le rôle de la roulette.

Rudolf Hess. (*Sincère*). Jamais entendu parlé de cela !

Winston Churchill. (*À la fois moqueur et mordant*). Je peux même certifier que vous n'avez jamais joué. Le vainqueur a le droit de tirer un coup.

Rudolf Hess. (*Piqué au vif*). Vous dites n'importe quoi.

Winston Churchill. Hanfstaengl, vous connaissez ?

Rudolf Hess. (*Haussant les épaules*). Pfft...

Winston Churchill. Attaché de presse du Parti Nazi pendant quinze ans.

Rudolf Hess. (*Le regard ailleurs*). Un traître pro-américain vendu aux Sionistes.

Winston Churchill. Selon lui, votre épouse lui aurait avoué, je cite : « j'ai autant d'expériences conjugales qu'un postulant à la confirmation ». Êtes-vous bien sûr d'être le père de votre enfant ? Cela dit, vos prouesses vous situent dans la droite ligne de votre chef. Pauvre Adolf, un petit coup à Éva une fois l'an !

Rudolf Hess. La certitude de pouvoir séduire n'importe quelle femme nazie doit suffire à le satisfaire.

Winston Churchill. La peur du ridicule peut provoquer un orgasme, je l'ignorais.

Rudolf Hess. Hanfstaengl ! Je l'avais oublié celui-là ! Un fou !

Winston Churchill. Comme tous ceux qui fuient votre paradis. Vieille tradition des régimes totalitaires, vouloir fuir signifie folie. Vous ne ferez pas exception à la règle.

Rudolf Hess. (*Vexé*). Je n'ai pas fui ! (*Nerveux*). Je suis venu proposer la paix à un pays au bord du gouffre dont le leader folâtre sur la sexualité de ses vainqueurs. À part ça, c'est moi le fou.

Winston Churchill. (*Ironique*). D'après les vainqueurs, oui. (*Lisant*). « Sachant le camarade Hess atteint d'un mal qu'aucun traitement n'a pu enrayer, le Führer lui avait strictement interdit de continuer à piloter ... ».

Il arrête sa lecture.

Encore quelques jours et votre mal incurable deviendra une idée fixe, puis une hallucination et enfin folie. C'est le trajet traditionnel. Vous ne ferez pas exception à la règle. Vous devrez vous faire une

raison, pour Adolf Hitler, vous êtes fou. D'ailleurs, dès qu'il l'annoncera officiellement, nous vous le ferons savoir.

Rudolf Hess. (*Se hérissant*). Je ne veux pas savoir ce qu'il dira ! Je ne voudrai jamais le savoir, ça ne m'intéresse pas.

Il rit puis se calme subitement.

De toute façon, j'avais le droit de voler. Je suis le numéro 3. Il ne m'a jamais rien interdit.

Winston Churchill. Il est dur, n'est-ce pas, d'être numéro 3, lorsque le numéro 2 est nul.

Rudolf Hess. Seul le numéro 1 compte.

Winston Churchill. Oui ! Mais quand il vous déçoit, qu'on lui découvre une impuissance identique à la vôtre !

Rudolf Hess. Encore, mais c'est une obsession. Votre dossier ne parle-t-il, donc, que de sexe ?

Winston Churchill. (*Énonçant une évidence*). Nous devons vous comprendre puisque nous devons vous juger.

Rudolf Hess. (*Exaspéré*). Quelle serait l'opinion du peuple anglais s'il savait que ses dirigeants, tout en observant nos avions raser Londres, se préoccupent de notre procès ? Quel sens des priorités !

Winston Churchill. Que voulez-vous ? Gouverner, c'est prévoir et il y a du boulot. Prenons votre cas, par exemple ! Vous avez joué, me direz-vous, un rôle mineur depuis votre arrivée au pouvoir en 1933. Et pourtant, (*consultant son dossier*) vous avez signé des arrêtés contre les églises, des décrets antijuifs. Persécuter un homme pour la simple raison qu'il est né. Et vous voudriez qu'on ne vous juge pas. (*Reprenant son énumération*). Vous avez participé à l'organisation d'une cinquième colonne en tant que dirigeant de l'organisation Auslands. Membre du conseil de défense du Reich, vous avez participé à l'agression contre la Tchécoslovaquie et la Pologne. Croyez-moi, vos défenseurs auront du mal à vous trouver des circonstances atténuantes. Peut-être essayeront-ils d'attendrir les jurés grâce à votre sexualité défaillante ?

Rudolf Hess. (*Sonné*). Je vous plains !

Winston Churchill. Ne serait-ce que pour l'Histoire, il nous faut vous comprendre.

Rudolf Hess. (*S'énervant*). Comprendre quoi ?

Winston Churchill. L'origine de cette haine qui vous habite.

Rudolf Hess. (*En colère*). Vous confondez tout ! Notre race a des ennemis que nous devons détruire et des inférieurs que nous devons dompter.

Winston Churchill. Peut-être ! Mais pour détruire, il faut haïr et pour dompter, il faut mépriser.

Rudolf Hess. (*Conciliant*). À la réflexion, votre analyse se défend.

Winston Churchill. La paix que vous essayez de m'imposer ; en 14-18, je l'aurais probablement acceptée. Car, vous avez raison, notre situation est critique et votre proposition serait très tentante dans n'importe quelle lutte, excepté celle qui nous oppose. Car aujourd'hui, l'Allemagne n'est pas en conflit avec ses voisins, c'est le nazisme qui est en guerre avec l'humanité. Bien sûr, de tout temps, des peuples ont agressé leurs semblables pour conquérir des territoires, acquérir des richesses, venger un opprobre, se couvrir de gloire ou gagner des élections ... Si, ça s'est vu ... Même notre lutte contre le communisme que vous appelez de vos vœux, n'est au fond que la défense classique de la démocratie contre une dictature soucieuse d'exporter son régime. Même vainqueur, le communisme disparaîtra, ou implosera. Mais vous, (*on sent la haine monter en lui*) vous combattez dans l'unique but d'assouvir votre haine et votre mépris. Si les Juifs n'avaient pas existé, vous auriez trouvé un autre peuple à haïr. Si les Slaves avaient été plus loin, vous auriez méprisé d'autres victimes. Cette haine, ce mépris, vous allez l'inculquer à votre jeunesse. Si on ne vous

arrête pas, aujourd'hui, ils se transmettront de génération en génération. Échouons, et le monde entier, y compris les États-Unis, y compris tout ce que nous avons connu et pour lequel nous avons combattu, tombera dans l'abysse d'un nouveau moyen âge rendu plus sinistre et plus long grâce aux lumières d'une science que vous aurez pervertie. Faisons notre devoir et, si la Grande Bretagne existe encore dans mille ans, les gens diront : « ce fut son heure de gloire ».

Rudolf Hess. Je suis épaté ! Nous combattons pour construire un monde, vous pour défendre une réputation. Pauvre homme, comment voulez-vous mobiliser votre jeunesse ?

Winston Churchill. (*Méprisant*). Empêcher votre monde d'exister est la plus noble motivation de toutes les guerres depuis les débuts de l'humanité.

Rudolf Hess. L'idée que notre race est, belle et bien, supérieure ne vous a jamais effleuré.

Winston Churchill. (*Éclatant de rire*). J'oubliais ! Le grand blond aux yeux bleus.

Rudolf Hess. Avouez-le, c'est beau !

Winston Churchill. (*Grandiloquent*). Mieux que beau : magnifique ! Un idéal ! (*Ironique*). Dommage que vous en soyez personnellement si éloigné. Consolerez-vous, vous n'êtes pas le seul : Hitler, Goebbels, Himmler, Bormann tous des petits laids aux cheveux noirs, quand il leur en reste. Dans votre gouvernement, le gros Goering fait figure d'Apollon.

Rudolf Hess. (*Vexé*). Vous prenez du plaisir à dire n'importe quoi.

Winston Churchill. Dites-moi Hess, combien de fois, en vous observant dans la glace, vous êtes-vous haï de ne pas être un grand blond aux yeux bleus ? Et au lit, combien de fois vous êtes-vous méprisé dans le reflet des yeux de votre épouse ? Cette haine et ce mépris dont vous chérissez le monde, c'est à vous que vous les adressez.

Rudolf Hess. Serions-nous à ce point « Uniques » ?

Winston Churchill. Certainement pas ! Des êtres comme vous, il y en a partout. La plupart limitent leurs exploits à torturer leur entourage. Certains réussissent à diriger quelques petits partis extrémistes qu'on laissera soigneusement au ban de la société. D'autres construisent des théories fumeuses, salvatrices uniquement pour leur équilibre, parfois dangereuses lorsqu'elles croisent des gens comme vous et que la civilisation, par faiblesse ou lâcheté, se met à jouer son existence aux dés. Alors seulement, le pouvoir se trouve à portée de leurs mains.

Rudolf Hess. Et nous l'avons pris. Quelle aventure !

Winston Churchill. Quel résultat ! Des dizaines d'États agressés, des milliers de villes détruites, des millions d'hommes, de femmes, d'enfants massacrés sans raison parce qu'un groupe de pervers a réussi à s'emparer de l'âme d'un pays. Comment les historiens du futur arriveront-ils à comprendre ça ?

Rudolf Hess. (*Criant*). Les pervers, comme vous dites, pourraient être ici demain, s'ils le désiraient. Mais non, ils préfèrent vous laisser libres avec vos colonies. Ils vous demandent seulement de les laisser tranquilles.

Winston Churchill. (*Hurlant*). Jamais ! On n'arrête pas le cancer ! On le détruit ou il vous tue. Votre soi-disant aventure est tout simplement la première maladie mortelle qui atteint l'humanité tout entière.

Rudolf Hess. (*Moqueur*). De mieux en mieux, maintenant, vous vous prenez pour un médecin ?

Winston Churchill. Dans cette histoire, je préfère mon rôle au vôtre.

Rudolf Hess. Vous avez raison. Quel exploit ! Être l'homme qui a raté l'unique chance de sauver son peuple. Car nous allons la gagner, cette guerre. Voilà l'hypothèse que vous êtes incapable d'envisager.

Winston Churchill. (*Sincère*). Oh si, je l'envisage. Souvent ! C'est même à cause d'elle que j'ai renoncé à abandonner la politique. Sans vous, je serais sur la côte d'Azur en train de peindre. Malheureusement pour mon œuvre picturale, j'ai été capable de vous imaginer vainqueurs, trônant jusqu'à l'Oural après avoir détruit tous ceux qui ne vous plaisaient pas. Et puis la science ! Hess, que ferez-vous de la science ? Qu'est-ce que des malades mentaux comme vous pourront faire lorsque la génétique permettra le clonage d'êtres humains, avec de petites améliorations. Vous imaginez, Hess, pouvoir façonner des enfants à votre convenance sans craindre d'être ridicule au lit. Et puis, avec votre esprit d'organisation, vous vous lancerez dans la production en série. Vous allez pouvoir créer des races. Plus besoin de décréter des différences entre les gens, il suffira d'instaurer la race à cinq bras, à trois jambes. Puis la race muette : de loin la plus prisée. Plus besoin de s'inventer des inférieurs, il suffira de les fabriquer. Organiser scientifiquement la reproduction humaine : le rêve pour des impuissants. Stériliser des régions entières, quel pied ! Et tout ça, planifié depuis Berlin par des laiderons qui se regardent dans la glace en rageant de ne pas être des grands blonds aux yeux bleus. Ah oui, Hess, votre victoire, je l'envisage, tout le temps.

Rudolf Hess. (*Fanatique*). Patience. Bientôt, votre imagination sera inutile. Vous ouvrirez votre fenêtre et vous entendrez la puissance nazie défilé dans vos rues.

Winston Churchill. En attendant... (*Appelant à l'extérieur*). Lieutenant !

Mac Lean. Monsieur !

Winston Churchill. Asseyez-vous et écrivez !

Il dicte.

Monsieur Hess doit être considéré comme prisonnier de guerre relevant des autorités militaires.

Rudolf Hess. (*Énervé*). Prisonnier ? Je vous apporte la paix et vous me faites prisonnier.

Winston Churchill. (*Même ton*). Qu'est-ce que vous voulez que l'on fasse de vous ? Chroniqueur à la B.B.C. ? (*Dictant*). Ce qui n'exclut nullement la possibilité de le mettre en accusation pour crime de guerre, à la fin du conflit.

Rudolf Hess. Pourquoi attendre ?

Winston Churchill. Pour que vous ayez le procès équitable auquel vous avez droit, nous devons consulter les archives nazies.

Rudolf Hess. Eh bien, j'ai le temps.

Winston Churchill. (*Dictant*). Monsieur Hess est plus que probablement un criminel de guerre, au même titre que la plupart des autres dirigeants nazis. En attendant, il sera interné et strictement isolé dans une maison à proximité de Londres.

Rudolf Hess. (*Fanatique aigri*). On m'isole, donc on me craint.

Winston Churchill. (*Dictant*). Il recevra une nourriture abondante, aura le droit de faire venir des livres et de se promener dans le jardin, bien entendu, sous surveillance constante. En revanche, tout contact avec le monde extérieur, visiteurs, journaux, radio, reste interdit, sauf dérogation accordée par le Foreign Office. Il sera traité avec les égards dus à un général emprisonné. Vous mettrez cette lettre au propre et je la signerai avant de partir.

Rudolf Hess. (*Inquiet*). Quel sort votre prétendue justice me réservera-t-elle ?

Winston Churchill. (*Froid*). Je l'ignore. Nous vivons sous la séparation des pouvoirs.

Rudolf Hess. (*Angoissé*). Au minimum, puis-je compter sur votre protection ?

Winston Churchill. (*Indifférent*). Je ne puis m'engager au nom de mes successeurs.

Rudolf Hess. (*Perdu*). Vous craignez la mort ?

Winston Churchill. Les élections seulement !

Rudolf Hess. Un vainqueur ne perd pas les élections.

Winston Churchill. Votre Führer devrait tenter l'expérience.

Rudolf Hess. J'ai échoué ?

Winston Churchill. Je le crains.

Rudolf Hess. (*Haineux*). Puissiez-vous périr sous les remords !

Winston Churchill. (*Flegmatique*). N'y comptez pas trop !

Rudolf Hess. Moi, je terminerai ma vie dans l'amertume.

Winston Churchill. Et moi dans l'allégresse, ce qui nous différencie. Allons, ne soyez pas défaitiste ! Qui sait ? Peut-être gagnerez-vous la guerre ! Et vous aurez ainsi la joie de voir votre Führer venir vous libérer ! Je serais curieux de connaître le sort qu'il vous réserverait. Je vois, à votre tête, que vous pensez comme moi. Vous devriez prier pour notre victoire. Au moins avec nous, vous serez jugé.

De la rue, la musique de jazz se fait entendre, à nouveau.

Rudolf Hess. Et condamné à devoir supporter cette musique de dégénérés.

Winston Churchill. Vous vous y ferez !

Rudolf Hess. (*Abattu, mais butté*). Jamais !

Winston Churchill. Que voulez-vous ? La fin d'un bombardement, ça se fête ! Je vais aller les saluer. Leur compagnie me changera de la vôtre.

Rudolf Hess. Monsieur le Premier Ministre ? Pourquoi cette conversation ?

Winston Churchill.

Pour l'Histoire, Hess, pour l'Histoire.

Fin